

Ida Grinspan, témoin.

Ida Grinspan est née à Paris en 1929. Ses parents sont venus de Pologne, à cause de l'antisémitisme. Son père est tailleur.

En juin 1940, en France, a lieu un très grand exode. Ses parents décident de l'envoyer à la campagne dans une famille de paysans pour la mettre à l'abri des bombardements. Elle est dans un village des Deux-Sèvres, à 30 km de Niort. Son institutrice lui fait passer le certificat d'étude.

Arrêtée (1944)

Dans la nuit du 30-31 janvier 1944, peu après minuit, elle est arrêtée par trois gendarmes français dans le Poitou à Jeune-Lié près de Melle. Elle a 14 ans. La nourrice proteste, mais on la menace de prendre son mari. La nourrice va réveiller un conseiller municipal. Mais Ida est emmenée à Melle, à la gendarmerie où elle est questionnée. Le capitaine de gendarmerie voulait savoir où était son père.

Le 16 juillet 1942, sa mère a été arrêtée, lors de la rafle du Vél' d'hiv', mais son père et son frère y ont échappé.

Elle est conduite au dépôt, à Niort, où il y avait rassemblées une cinquantaine de personnes. Sa nourrice, le curé et le maire, ont essayé de la récupérer avec un faux certificat de baptême, mais le capitaine de gendarmerie, puis la *Kommandantur* n'ont rien voulu savoir. Le 2 février, elle est conduite en wagon de voyageurs, escortée d'une quinzaine de gendarmes à Drancy, où elle reste une semaine.

On disait qu'on allait travailler en Allemagne, rejoindre sa famille. Elle l'a cru. Elle pensait retrouver sa mère et elle a gardé pour sa mère les provisions que lui avait données sa nourrice. Le 10 février, la police l'a conduite, en autobus, à la gare de Bobigny, où elle est livrée aux Allemands.

Déportée

Là, dans un wagon à bestiaux, de la paille, un petit bidon d'eau, un baquet en guise de tinettes, le voyage dure 3 jours et 3 nuits. Ils sont 60 à 80 par wagon plombé avec une lucarne. L'eau a manqué, la tinette a débordé, la puanteur est le pire de ses souvenirs de déportation. Des adultes ont mis des couvertures pour faire une séparation.

Le train a stoppé le 13 février 1944. Partis le jeudi, ils sont arrivés le dimanche matin. Tous ont poussé un soupir de soulagement. Enfin, on arrive.

Internée à Birkenau

On a déplombé les wagons, et ce sont les cris, les hurlements des SS, les aboiements des chiens. *Raus ! Schnell !* Elle est favorisée parce que ses parents parlaient le yiddish. Quand on ne comprenait pas, on était battu. Ils ont sauté des wagons, dans la neige. On leur a demandé de tout abandonner. Et les provisions données par sa nourrice pour sa mère ?

Un SS se tient à la tête de la file des déportés, avec une badine. Les hommes à gauche, les femmes et les enfants à droite. "Ceux qui sont fatigués montent dans des camions, ceux qui peuvent marcher, vous restez là". Les familles sont séparées.

Elle a suivi deux jeunes filles. Elle s'est placée sur le côté et a échappé par miracle à la sélection, grâce à sa coiffure à houpette qui la grandissait et à sa bonne mine de "campagnarde". Le SS n'a rien demandé. S'il avait demandé son âge...

Son convoi n° 68, du 10 février 1944, comprenait 1500 personnes : 674 hommes et 814 femmes, 278 jeunes de moins de 18 ans.

Sont entrés dans le camp, 210 hommes et 61 femmes désignés pour le travail.

1229 personnes, montées dans les camions, ont été exterminées immédiatement.

Le SS les a comptés 36 fois, ils ont marché à pied jusqu'à Birkenau. On les a fait pénétrer dans une baraque, le *Sauna*, une grande salle avec deux ouvertures, avec trois SS en uniforme et un homme en civil, en plein courant d'air.

Nackt ! Il fallait se dévêtir. Des coups de bâton des femmes *Kapos* ont volé car personne ne se déshabillait. Des prisonnières sont venues récupérer les affaires personnelles. Puis elles ont été tondues de la tête au pied. Rasées. Humiliées, méconnaissables. Tatouées sur l'avant bras gauche. (Numéros 160 000 pour les hommes, 75 000 pour les femmes). On perd toute identité avec le numéro. Elles ont été douchées. On leur a donné des loques pas adaptées au climat de février en Haute-Silésie. On leur a distribué des sandales ou des galoches, puis une soupe infâme dans une grande gamelle qu'il fallait laper. Enfin, elles sont sorties de la pièce par l'autre ouverture.

En trois quarts de journée, tout bascule. On entre dans le bâtiment, on est encore un être humain, puis on sort en devenant un numéro, un *Stück*¹. Le lendemain, le numéro est cousu sur le vêtement, le numéro correspond à la date d'arrivée. Elle a reçu le n° 75360.

Puis séjour dans le block de la quarantaine, avec quinze nationalités, une tour de Babel. On parlait français dans le block, elle demande où sont passés les autres, les gens des camions. Les femmes qui étaient là ont raconté ce qui se passait dans le camp. Elles ont parlé de gaz, de crématoires. Regardez les cheminées qui fument. Personne ne les a crues. Il a fallu un certain temps. Les femmes enceintes étaient avortées ; les bébés tués. Il n'y avait aucune hygiène intime.

Puis elle a travaillé au *Kommando* des pierres qu'on transportait sur des brancards (*Trage*), pour rien. Et si on ne met pas d'assez grosses pierres, la *Kapo* met le double. Elle a travaillé au *Kommando* des pommes de terre pourries, gelées.

La *Kapo* commence à servir la soupe, sans remuer, les feuilles de choux, mais le consistant c'est au fond, et le fond c'est pour ses protégées. Puis elle est affectée au *Kommando* de l'usine Union Metallwerke. Ce sont des usines d'armement gérées par des civils.

Marche de la mort (1945)

Le 18 janvier 45, les déportés ont été évacués sur les routes enneigées. Ida s'est retrouvée à Ravensbrück, puis à Neustadt-Glewe², près de l'Elbe, avec le typhus. Là, il n'y avait plus de sélection pour la chambre à gaz. Elle est restée à l'infirmerie soignée par Wanda, une infirmière polonaise. Elle a été libérée par les Américains, puis des Soviétiques sont arrivés, on est à la jonction des deux armées sur l'Elbe. Elle a été conduite à l'hôpital en brouette.

Elle est rapatriée en avion. Elle retrouve son frère alors qu'elle est hospitalisée.

Son père et sa mère ne sont pas revenus.

Ida fait partie de l'Amicale d'Auschwitz, aujourd'hui Union des Amicales des déportés d'Auschwitz.

Ida Grinspan a écrit avec Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Robert Laffont, 2002

Témoignage pour la mairie de Paris et le Mémorial, sur le site du Monde, « Les derniers témoins racontent » :

<http://www.lemonde.fr/web/vi/0,47-0@2-641295,54-668597@51-672973,0.html>

N. M.

¹ pièce, morceau

² sous-camp de Ravensbrück en fonction du 1 septembre 1944 au 2 mai 1945